

DU MÊME AUTEUR :

Romans (éditions Denoël)

*Retour de femme.*

*Anatomie d'un suicide.*

Essai

*Les maîtres du roman policier* (éditions Bordas).

Traduction

*Six jours de préavis*, roman de Giorgio Scerbanenco (éditions Le Mascaret).

Adaptation théâtrale

*La vie que je t'ai donnée*, de Luigi Pirandello (en collaboration avec M. Dumoulin), créée le 10 octobre 1989 au théâtre Hébertot, avec Maria Casarès, Monique Chaumette, Catherine Rétoré, dans une mise en scène de Michel Dumoulin (éditions Actes-Sud/Papiers).



DL-SB041915-15828 NC

Robert/Deleuze

*A la poursuite*

de

*James Hadley Chase*

Collection « Les Essais »  
dirigée par François Coupry

820



**PRESSES DE LA RENAISSANCE**  
37, RUE DU FOUR 75006 PARIS

1617059

DL-28041992-12638

**Si vous souhaitez recevoir notre catalogue** et être tenu régulièrement au courant de nos publications, envoyez vos nom et adresse en citant ce livre aux

*Presses de la Renaissance*  
37, rue du Four 75006 Paris

et pour le Canada à

*Édipresse*  
945, avenue Beaumont  
Montréal H3N 1W3

© Presses de la Renaissance, 1992.

ISBN 2-85616-641-5

H 60-3688-3

# Table

**PROLOGUE**, 11

**RECHERCHE CHASE, OBSTINÉMENT.** L'ombre d'un doute, 17. — Détournement mineur, 29. — L'agent trouble, 39. — Légitime défiance, 46. — Chassés-croisés, 55.

**CONTREPOINT DE DÉPART.** Du vase au caniveau, 73. — Similitudes et dissonances, 77. — Critique de la critique, 86.

**L'ART DU ROMANCIER.** La technique narrative, 101. — La précision descriptive, 106. — La mécanique horlogère, 112. — Idéologies du roman, 118. — Le triangle dionysiaque, 126. — L'impossible paradis, 137.

**INFLUENCES ET CONFLUENCES.** Anthropologie poétique du roman, 145. — Une humaine tragédie, 155. — Vues sur intérieurs, 160. — Duo en noir majeur, 168. — Le facteur fatalitaire, 182. — La référence et le référent, 190.

**PORTRAITS AU COUTEAU.** Introduction, 197. — Les couples, 199. — Les truands, 215. — Les enquêteurs, 223. — Les déclassés, 233. — Les gens ordinaires, 243. — Les femmes, 249.

**ÉPILOGUE**, 269.

**ANNEXES**, 275.

Table

Les pages indiquées en regard de chaque titre sont les pages de début de chaque chapitre.

PROLOGUE II  
1907-1908

RECHERCHE CHAQUE OBSTINÉMENT L'ART  
L'art du roman, 11 — Éléments de la prose, 29 —  
L'art du roman, 30 — Éléments de la prose, 40 —  
Croniques-croniques, 55 — Éléments de la prose, 56  
1907-1908

CONTREPOINT DE DÉPART De vers au roman  
73 — Similitudes et dissidences, 75 — Chronique de  
la critique, 88

L'ART DU ROMANIER. La technique narrative, 101  
— La prose descriptive, 102 — La technique nar-  
rative, 112 — Éléments de la prose, 118 — La prose  
de description, 128 — L'importance narrative, 137

INFLUENCES ET CORRELATIONS. Anthropologie  
poétique de roman, 145 — Les humanités tragiques,  
152 — Vers au roman, 160 — Don au roman,  
168 — Les humanités tragiques, 182 — Les élé-  
ments de la prose, 190

PORTAITS AU CONTRAIRE. Introduction, 197 — Les  
coups d'œil, 198 — Les portraits, 215 — Les portraits  
de roman, 222 — Les portraits, 232 — Les gens ordinaires,  
242 — Les portraits, 249

ÉPILOGUE 269

ANNEXES 277

A mes amis, Véronique Fosse et Gérard Vallée.

R.D.

## Prologue

« On entre dans un mort comme dans un moulin. »

Jean-Paul SARTRE.

« Les filières sanglantes par où l'on fait passer la logique aux abois. »

LAUTRÉAMONT.

« Il n'y a que Chase qui ait su donner une certaine vie froide à des tueurs mal conformés, à forte personnalité. »

Gilles DELEUZE.

A nos amis, Vénusque Fossé et Grand Vallée

R.D.

- Ce livre dans un livre comme dans un

livre -

Jean-Paul Sartre

- Les livres ne changent pas et l'on fait passer le

livre aux échos -

L'ÉCRIVAIN

- Il n'y a que Dieu qui ait en honneur une écriture

et que l'homme se taise et se confonde à

son insouciance -

Georges Bernanos

## Prologue

C'est comme ça que c'est arrivé. Au cours d'un déjeuner aux Petits Oignons. François Coupry m'a demandé si j'étais partant pour écrire un essai critique sur un auteur de romans noirs. Le nom de James Hadley Chase m'est venu presque naturellement. Sur le coup, la question de Coupry m'a pris de court et je n'aurais pas su dire, alors, pourquoi ce nom est sorti plutôt qu'un autre. Mais comme personne ne m'a rien demandé et que François Coupry a même adhéré tout de suite à cette proposition, je n'ai pas eu à fournir d'alibi. C'est juste après que j'ai trouvé trois solides raisons à ce choix spontané...

La première est qu'il avait été l'auteur avec lequel j'avais abordé le roman noir. C'était en 1965. J'avais quinze ans et une angine grippale au-dessus de mes moyens. Coincé par cette double inflammation du gosier et des bronches, je n'avais plus rien à lire autour de moi que je n'eusse déjà relu. Au risque de voir mon état empirer, je suis allé sonner chez notre voisin. Un



brigadier de police, fanatique de catch télévisé, dont le couloir de l'appartement était tapissé, sur une respectable longueur, d'ouvrages à la couverture jaune et noire. En repartant de chez lui, j'avais en main trois titres de la Série Noire. Dont un Chase : *Lâchez les chiens*. Et je suis tombé dans le panneau. Celui que Chase me tendait d'abord, puis celui que le polar dans son ensemble a déployé devant moi. Le nombre de nuits blanches et d'heures de consigne au collègue que cette littérature m'a coûtées est proprement incalculable. Mais je ne remercierai jamais assez ce brigadier de police, Jourdain de la pédagogie adolescente et du pousse au crime lectoral.

La deuxième raison est que, sans nombre de romanciers, toutes écoles et espèces confondues, *mais aussi sans Chase*, je n'aurais probablement jamais accédé à la pratique de la fiction, courte ou longue. Ceux-là et celui-ci, à des titres souvent divers voire antinomiques, quelquefois semblables ou seulement proches, m'ont donné le sens du dialogue, le désir de créer un imaginaire aussi personnel qu'impliqué, à partir d'un matériau préexistant, et de le voir aller son propre rythme au sein d'une structure bien charpentée. L'envie aussi de dérouler ces fameux mécanismes d'horlogerie inscrits dans d'inamissibles basculements au-dedans desquels les protagonistes se broient, parfois même sans soif.

La troisième raison, enfin, vient de ce que cet auteur populaire, à forts tirages et à grosse production, a souvent été décrié ou occulté dans son propre milieu par des esprits un rien ostracistes qui n'ont jamais admis, entre autres, qu'on ait pu faire passer cet Européen-là pour un Américain. Ils n'avaient qu'à le lire. Ils se seraient rendu compte qu'avant d'être d'un continent ou, pire encore, d'une nationalité, James Hadley Chase était d'un territoire : celui de l'univers roma-



Les deux volumes de l'ouvrage ont été publiés à la fois en français et en anglais. Le premier volume est consacré à l'étude de la langue et du dialecte, et le second à l'étude de la littérature. Les deux volumes sont reliés ensemble et forment un ouvrage complet. Le prix de l'ouvrage est de 10 francs.

## Recherches Linguistiques et Littéraires

Les deux volumes de l'ouvrage ont été publiés à la fois en français et en anglais. Le premier volume est consacré à l'étude de la langue et du dialecte, et le second à l'étude de la littérature. Les deux volumes sont reliés ensemble et forment un ouvrage complet. Le prix de l'ouvrage est de 10 francs.

Paris, Librairie de la Sorbonne, 1925.

## Recherche Chase, obstinément

« Le fantôme de l'Opéra a existé. Ce ne fut point, comme on l'a cru longtemps, une institution d'artistes, une superstition de directeurs, la création falote des cervelles excitées de ces demoiselles du corps de ballet, de leurs mères, des ouvreuses, des employées du vestiaire et de la concierge. Oui, il a existé, en chair et en os, bien qu'il se donnât toutes les apparences d'un vrai fantôme, c'est-à-dire d'une ombre. »

Gaston LEROUX, *Le fantôme de l'Opéra*.

## Recherche Chasse, obstinément

« Le langage de l'Opéra a changé. Ce ne fut point, comme on l'a cru longtemps, une situation d'attente, une suspension de direct, la création faite des courtes scènes de ces théâtres du corps de ballet, de leurs maîtres, des courtes, des employées les voir faire et de la conscience. Oui, il a changé, en fait et en ce lieu qu'il se donne toutes les semaines d'un vrai langage, c'est-à-dire d'une ombre. »

Canon LEROUX, Le langage de l'Opéra

## L'ombre d'un doute

On ne sait rien ou presque sur René Brabazon Raymond. Une date et un lieu de naissance : 24 décembre 1906, Londres (Grande-Bretagne). Une date et un lieu de décès : 6 février 1985, Corseaux-sur-Vevey (Suisse). Avec, au milieu, une poignée de détails plus ou moins nourrissants, mais qui ne tiennent pas forcément lieu de dates. Quoi qu'il en soit, rien ou presque, c'est du pareil au même. Or, c'est précisément ce manque de péripéties existentielles qui a fait courir sur lui toute sorte de rumeurs. Sur lui ou, plus exactement, sur son nom d'emprunt littéraire puisque, officiellement, René Brabazon Raymond est, comme chacun sait, plus connu sous le pseudonyme de James Hadley Chase.

A la question l'un est-il l'autre, nous répondrons définitivement non. Aussitôt, une nuance s'impose. Cette négation irrémédiable ne signifie pas d'emblée que nous accordons un blanc-seing à ces rumeurs. Elle indique simplement que, du point de vue du critique,

René Brabazon Raymond n'est pas plus James Hadley Chase que le « fermier » d'Oxford William Cuthbert Falkner n'est le romancier William Faulkner, que le traducteur russe d'*Eugénie Grandet* n'est le romancier Fedor Dostoïevski, que le détective privé Samuel Dashiell Hammett de la Pinkerton National Detective Agency n'est lui-même Dashiell Hammett, père du roman noir, etc. Autrement dit : si René Brabazon Raymond est bien né à Londres la veille de Noël 1906, de Francis Harvey Raymond, employé au Civil Service, et de Jennie Logrode, épouse Raymond (acte de naissance enregistré en février 1907 dans le district de Brentford, Middlesex), James Hadley Chase, lui est né en 1939 à la parution de son premier roman, *Pas d'orchidées pour miss Blandish*. Parenthèse : débarquer en littérature à trente-trois ans, âge de la mort du Christ, quand on naît une veille de Noël, ce n'est sans doute pas très courant et, dans son cas particulier, forcément prémonitoire. Tout au moins, si l'on n'ajoute pas foi aux rumeurs qui ont couru sur son compte et qui continuent encore de circuler. A contrario, il conviendrait de biffer l'épithète « prémonitoire » au bénéfice de l'adjectif « facétieux », privilège d'un humour typiquement britannique. Fermons la parenthèse.

Avant de commencer à examiner les arguments ou les propos qui ont poussé certains à insinuer que James Hadley Chase n'est pas René Brabazon Raymond (non plus dans le sens où nous l'avons exposé, mais dans l'acception pleine du terme, à savoir : René Brabazon Raymond et James Hadley Chase seraient deux voire plusieurs individus distincts), je voudrais apporter deux considérations liminaires : 1) S'il s'avérait que l'un n'est pas l'autre, il n'en demeure pas moins qu'une œuvre chasienne existe dans sa cohérence et son unité ; 2) Mon objectif ici étant de produire une

analyse de cette œuvre et non de connaître l'influence du Christmas pudding sur le jeune René Brabazon Raymond ou tout autre individu, peu m'a importé dans l'analyse de cette œuvre elle-même que l'un et l'autre ne fussent et/ou ne fissent qu'une seule et même personne voire deux ou plusieurs. Toutefois, à partir du moment où la rumeur existait, je ne pouvais pas l'occulter sans autre forme de procès. Il ne s'agit donc pas de l'amplifier ou de la réduire, mais de tenter de comprendre en essayant de la sérier au plus près puis de la dépasser pour entrer de plain-pied dans la création littéraire proprement dite.

Pour prendre un exemple récent, je me trouvais en juillet 1991, avec une soixantaine de collègues, à la quatrième fête du livre de Sablet, dans le Vaucluse. Parmi les lecteurs qui s'approchèrent de mon stand, l'un d'eux me prit à partie à propos de mon encyclopédie mondiale du polar, *Les maîtres du roman policier*, que je venais de publier chez Bordas. Il avait trouvé l'ouvrage très intéressant, mais regrettait à propos de Chase, justement, que j'aie « omis » (le mot est de lui) de signaler qu'il n'avait pas été l'auteur de tous ses romans. Sur le coup, je demurai quelque peu interdit et ne trouvai rien de mieux à répondre que : « Vous savez, on a tellement dit de choses à propos de Chase ! », pirouette qui laissa mon lecteur sur sa faim et ne me satisfit pas davantage.

Ce n'était pas la première fois que j'entendais ce genre de réflexions. Me revinrent alors en mémoire les propos que m'avait tenus, voici quelques années, un huissier de l'Assemblée nationale, chargé en certaines occasions d'assurer la protection rapprochée de parlementaires en bordée noctambule. Polarophile déclaré, il n'était pas rare que nos discussions, quelquefois véhémentes, se prolongent tard dans la nuit. Au



cours de l'une d'elles, il lâcha : « James Hadley Chase n'est pas celui qu'on dit. » Le bonhomme n'était pas un fanfaron. A deux ou trois reprises déjà, j'avais pu vérifier sur d'autres sujets ses affirmations catégoriques. Le fait est qu'il n'a jamais voulu m'en dire davantage et comme nous nous sommes perdus de vue, je n'ai jamais pu lui faire cracher le morceau.

Plus récemment encore, un ami libraire, parfaitement affranchi des choses du polar, me téléphonait pour prendre de mes nouvelles. Apprenant que j'écrivais une étude critique sur l'œuvre de James Hadley Chase, il me confia qu'il avait entendu dire que cet auteur était d'origine belge !

Partons de ces trois exemples dans lesquels un trio d'assidus du roman noir (qui ne se connaissent pas, ne fréquentent pas les mêmes gens) déclarent à propos du même auteur qu'il est plus ou moins quelqu'un d'autre. Question : d'où leur viennent les informations qui leur permettent de soulever un problème Chase ?

James Hadley Chase n'a accordé que fort peu d'entretiens. Soit. Au cours de ceux-ci, il ne s'est guère étendu sur son œuvre et, quand il l'a fait, on peut y relever pas mal de contradictions. Bien. Quel auteur ne s'est jamais contredit ? Et parmi ceux qui n'ont, comme lui, donné que fort peu d'interviews, pourquoi personne n'a-t-il fait circuler sur leur compte le même genre de rumeurs ?

Un spécialiste à qui je posais cette question m'a répondu que cela venait du choix d'un pseudonyme. Selon lui, un auteur qui utilise un nom d'emprunt et dont l'existence littéraire est couronnée de succès prête plus facilement le flanc à ce genre de réactions. Cet argument ne tient pas. On ne peut pas dire, en effet, que Louis Poirier alias Julien Gracq ou Kurt Erich Suckert alias Curzio Malaparte aient eu à subir ce type

de supputations. Alors, pourquoi Chase ? Son existence littéraire commence sur une légende et un malentendu. La légende veut qu'il ait écrit *Pas d'orchidées pour miss Blandish* en six week-ends. Le malentendu vient du fait que ce Britannique ait longtemps été pris pour un Américain. Glissons momentanément sur le malentendu. Il relève d'une autre problématique qui n'est pas unique à Chase. Nous y reviendrons. Examinons la légende et lions-la à la question du pseudonyme...

Dans les années quarante, un jeune Londonien, courtier en librairie, conscient de l'engouement de ses contemporains pour les romans issus de la nouvelle esthétique américaine (celle de l'école dite des « durs à cuire »), décide d'en écrire un à son tour. Il se documente sur les États-Unis, imagine une histoire et la boucle en six week-ends. Parenthèse : certaines versions des faits optent pour six semaines. Ce n'est pas le cas de Claude Mesplède dans *Voyage au bout de la Noire* ni de Robert Soulat (ancien directeur de la Série Noire) dans sa préface au recueil de nouvelles de Chase paru hors collection en 1989 qui, tous deux, persistent et signent pour les six week-ends. Passons... Six week-ends, autrement dit douze jours. Le roman paraît donc en 1939 sous le pseudonyme de James Hadley Chase. La question qu'on peut se poser est la suivante : comment un auteur débutant peut-il en douze jours (qui plus est fractionnés en week-ends) écrire un roman aussi bien construit et enlevé que *Pas d'orchidées pour miss Blandish* ? La réponse est double : soit la légende a été montée de toutes pièces, soit James Hadley Chase est réellement un auteur de légende. On pourrait même dire, à la lumière du succès de ce premier roman : l'auteur rêvé. D'autant qu'en cette même année 1939, il en publie un total de trois, tout aussi denses que fournis.

Écoutons ce qu'il dit lui-même, tout d'abord dans un entretien accordé à Stéphane Jourat : « En 1937 ou 38, on venait de lancer un livre du genre noir, l'un des tout premiers, qui s'était vendu à une vitesse folle. Tous les libraires que je voyais, très impressionnés par ce succès, m'en demandaient de la même veine. L'ennui, c'est qu'il n'en existait pas. C'est alors que je me suis dit que je pourrais peut-être m'y mettre moi-même. Et je m'y suis mis : je me suis fait envoyer une documentation d'Amérique, des plans, des cartes, des dictionnaires d'argot, des journaux et j'ai commencé à écrire... » Puis dans un entretien avec Thomas d'Uxkull, pour *La Suisse illustrée* : « Un jour, j'ai été frappé par l'extraordinaire succès d'un roman : *Le facteur sonne toujours deux fois*, de James Cain, qui est devenu un classique. Je l'ai lu et je me suis dit que je pourrais essayer d'écrire moi-même quelque chose dans ce genre. Ce fut *Pas d'orchidées*... Il ne me restait plus qu'à m'assurer que l'ouvrage se vendrait. Et ça, c'était précisément mon domaine (...). J'ai tâché de recréer l'ambiance décrite par des amis qui connaissaient les États-Unis. »

On notera que dans le premier entretien, Chase (ou, pour les sceptiques, celui qui en tient lieu) ne cite pas le roman qui le décide à écrire, alors qu'il le désigne d'emblée dans le second ; on notera aussi que, dans la première version, il se documente lui-même sur son décor, tandis que dans le deuxième, ce sont des amis qui le renseignent ; on pourra surtout s'étonner qu'il ignore la présence sur son territoire d'un certain Peter Cheyney dont le premier roman noir a été publié en 1936, ainsi que d'un auteur très connu qu'il désignera plus tard comme son romancier préféré (avec Hemingway), lequel a écrit un roman tout aussi noir que Cain, sinon plus, et beaucoup plus proche d'un des thèmes

centraux de la future œuvre de Chase. Cet auteur a nom Graham Greene et son roman *Tueur à gages* a paru, lui aussi, en 1936. Mais peu importent ces oublis et ces paradoxes. Nous l'avons dit : Chase n'est pas le premier ni le seul auteur à s'être contredit ou, plus simplement, corrigé au fil des entretiens même si, chez lui, ils restent parcimonieux.

Il y a deux éléments de plus grande importance que ces détails et qui n'apparaissent pas dans ses propos. Le premier est que *Le facteur sonne toujours deux fois* de James Mallahan Cain n'a pas le plus infime rapport avec l'univers des trois premiers romans de Chase. Quelques-uns de ses romans colleront effectivement aux basques du monde cainien, mais ils seront bien postérieurs à ces trois-là. En revanche, *Pas d'orchidées pour miss Blandish*, comme le dit Robert Soulat, s'inspire d'une part d'un roman de William Faulkner, *Sanctuaire* (1931), et d'autre part d'un fait de société américain concernant le gang Barker. Le deuxième chaînon manquant, dans les propos de Chase, concerne son pseudonyme. Pourquoi James Hadley Chase ? James Hadley, cela peut relever d'une certaine spontanéité. En revanche et à posteriori, Chase procéderait davantage de la préméditation. Certes, *Pas d'orchidées pour miss Blandish* est un roman basé sur la poursuite (*the chase*, comme chacun sait, signifiant la poursuite) et l'on pourrait se dire que l'auteur a trouvé son pseudo après coup. Il n'en reste pas moins que les quatre-vingt-neuf romans de Chase portent cette même marque de fabrique et que, j'en conviens, cela peut paraître trop à certains pour continuer à parler de pure coïncidence quant à la spontanéité.

James Hadley Chase aurait donc davantage peaufiné la naissance de son œuvre qu'il n'a bien voulu le dire. Questions : en quoi cela pourrait-il mettre en

doute le fait que René Brabazon Raymond et James Hadley Chase soient un seul et même individu et, corollairement, en quoi cela pourrait-il être une justification des rumeurs qu'il subit ? Il se peut que l'auteur de légende ne soit qu'une légende d'auteur mais, en tout état de cause, aucun argument décisif ne vient étayer la conclusion selon laquelle l'un n'est pas l'autre. D'ailleurs, si Chase est le pseudonyme de l'auteur, il a aussi publié sous d'autres noms d'emprunt : James L. Docherty (un seul titre : *Qu'est-ce qu'on déguste !*), Raymond Marshall (dix-huit titres en France et neuf en Grande-Bretagne), Ambrose Grant (un titre unique également : *Elles attigent*). A propos de ce dernier pseudonyme, écoutons Chase en expliquer l'origine à Thomas d'Uxkull pour *La Suisse illustrée* : « C'était un roman d'aventures, d'inspiration plus personnelle, que je fis éditer par une autre maison sous pseudonyme (...). Comme il s'agissait, en principe, d'un premier roman, je fus reçu par le directeur littéraire qui se montra plutôt flatteur pour mon œuvre. C'était Graham Greene... » Mais il déclarait aux *Lettres françaises* en 1966 : « J'ai usé une seule fois de ce pseudonyme (...). Probablement à cause du grand succès de vente que m'a valu en Angleterre *Méfiez-vous fillettes* (...). La critique s'est déchaînée contre moi. J'ai voulu prouver que c'était une prévention d'ordre personnel donc inadmissible. J'ai donc publié chez un autre éditeur et sous un nom inconnu *Elles attigent* qui a obtenu une excellente critique et a eu aussi un grand succès... » Une nouvelle fois, les raisons invoquées par l'auteur divergent, d'un entretien à l'autre. Dans un cas, il écrit un roman plus personnel ; dans l'autre il écrit un roman en réaction à une certaine critique. Le fait nouveau ici, ce ne sont pas les raisons apparentes. Même s'il insiste sur l'argent qu'il a gagné, tant avec

*Méfiez-vous fillettes* qu'avec *Elles attigent*, le fait nouveau, c'est que le second roman a été publié (quel que soit le cas de figure énoncé) avec une réelle préoccupation d'auteur. Ainsi, l'image d'un Chase déguisé en « Avida Dollars » en prend un coup au profit d'un Chase affairé dans des considérations esthétiques. Or cette image de Chase satisfait de s'enrichir en écrivant a été largement diffusée à travers la presse. Mais, contrairement aux rumeurs tendant à le faire passer pour un autre, là c'est lui-même qui s'est évertué à propager ce bruit. Rares sont les entretiens (déjà peu nombreux en soi) où il joue moins le rôle du comptable que celui de l'écrivain. Dans le superbe article qu'elle lui a consacré pour *Le Magazine littéraire*, en 1973, Juliette Raabe note : « Cet homme à la stature impressionnante et à la moustache d'explorateur fin de siècle mène une existence paisible, retirée, partagée entre son appartement du XVI<sup>e</sup> arrondissement à Paris et sa résidence des bords du lac Léman. Vivant depuis plus de vingt ans dans les pays de langue française, il prétend ignorer le français et force est de l'accepter sinon de le croire. S'il donne une interview, sa femme lui sert d'interprète et seul un sourire sous-jacent laisse deviner qu'il ne perd, en fait, pas un mot de la conversation. L'humour dont il témoigne dans ses livres lui permet de se tirer avec maestria des pièges dans lesquels on s'efforce de le faire tomber et l'image qu'il donne de lui-même est celle d'un homme d'affaires cynique, d'un industriel de la littérature. Il a sous la main la liste de ses tirages et, lorsqu'on lui demande lequel de ses ouvrages il préfère, c'est tout juste s'il ne va pas y chercher la réponse... »

Ce cynisme affiché n'est, bien entendu, qu'une façade. Sous le flegme du banquier René B. Raymond, perce la pudeur de l'écrivain James H. Chase...

Il y a aussi le fait qu'il n'est pas un auteur mondain. Sous la Restauration, au temps de Mme Récamier, il n'aurait pas fréquenté l'Abbaye-aux-Bois. Mais sans doute n'aurait-il pas été convié. Ce qui nous rassure. Il considérait que la médiatisation de son œuvre par la mise en représentation du quotidien de René Brabazon Raymond n'apporterait rien de plus au succès qu'il connaissait depuis 1939. Mais sitôt écrit cela, nous soulevons un autre problème. Comment René Brabazon Raymond, avant de devenir Chase, savait-il que *Pas d'orchidées pour miss Blandish* allait se vendre à des millions d'exemplaires, lui qui déclarait dans un entretien qu'il avait aussi écrit pour ne plus manquer d'argent ? Sur la pure et simple foi du charbonnier, qu'en additionnant des ingrédients les uns aux autres ils allaient suffisamment satisfaire le goût du public pour le porter à saliver ? Si la recette était si simple, plus nombreux qu'on pense seraient les éditeurs qui n'auraient pas fait faillite en croyant publier un best-seller ! De tout temps, la littérature n'a jamais été le plus court moyen de l'argent de poche au compte en Suisse. Toutefois, le jeune courtier en librairie choisit la littérature, ce travail ingrat et solitaire. Dans son cas particulier même, on devrait plutôt dire que c'est la littérature qui l'a choisi. Ce qui n'explique toujours pas la rumeur persistante selon laquelle, rappelons-le, René Brabazon Raymond et James Hadley Chase seraient deux voire plusieurs individus.

Graham Greene non plus n'aimait pas la publicité. Il donnait et donnera de plus en plus ses interviews avec parcimonie, et les documents filmés le concernant sont à peu près inexistantes. Qui a pensé à dire que celui-ci était un autre ? Personne. Jamais. Alors, pourquoi James Hadley Chase ? D'autant que, pour une fois, ce ne sont pas forcément ses détracteurs qui

sèment à tous vents, mais plutôt des gens, des lecteurs qui l'ont lu avec plaisir, avec passion même.

Le propre de la rumeur consiste à se répandre. Son but, c'est la tache d'huile. On ne peut pas dire non plus que la rumeur qui le concerne se soit étalée de tout son long sur l'œuvre. Non. Mais elle demeure, cependant. Insidieuse. Prête à se tortiller dans des lieux propices, auprès de gens crédules.

Chase, l'écrivain tranquille et son double, René Brabazon Raymond, bon époux et père peinard. Dans un numéro de *Paris-Presse*, un cliché (même pas une photo!) le montre en train de touiller des aliments devant ses fourneaux et puis assis aux côtés de son épouse dans le canapé du salon. En même temps, il bouge beaucoup: Côte d'Azur, Suisse, Belgique, Paris... Ses résidences dépassent le domaine du secondaire. Il semble s'être éloigné de Londres, comme Joyce qui s'en fut tirer la substantifique moelle de son œuvre à Trieste, sur les bords de l'Adriatique. Pour la centième de la pièce *La chair de l'orchidée*, représentée à Paris, il daigne encore poser au milieu de deux actrices qui le « menacent » d'un revolver de théâtre. James Hadley Chase ou René Brabazon Raymond? Au cours d'une rencontre avec Simonin (qui, lui, ne jactait pas l'angliche), l'auteur du *Grisbi* aura ce mot: « J'espère qu'il dit du bien, le gars, parce que j'entrave que dalle à ce qu'il cause!... »

Quand on se bâtit une légende sans même avoir d'histoire, il ne faut pas la casser en simultané. C'est peut-être là qu'à un moment donné le bât a blessé. Chase = poursuite = foyer central de l'œuvre. « Vous voyez, vous, un auteur s'appeler Jacques Poursuite, écrire en français une œuvre basée sur la traque? » m'a demandé, un jour, un de ces sceptiques. Et pourquoi pas? On a bien une Quoirez et un Joyau qui ont



fait carrière, chez nous, sous des pseudonymes qui n'avaient même rien à voir avec ce qu'ils écrivaient ! Cela n'a pas mis en doute leur existence littéraire. Évidemment, le pseudonyme français de « Poursuite » désignerait le clin d'œil. Tout au moins pour un lecteur français. Parce que pour un Anglais, un Italien, un Suédois, etc., ça ne signifierait rien de plus, à priori, que Chase... pour un Français. Ça ne déclencherait pas aussitôt des clignements de paupières amusés ou des sourires entendus. Parenthèse : cette affaire de noms traduits m'a rappelé un passage de l'essai de Claude Lévi-Strauss, *La pensée sauvage*, que j'avais eu à traiter à l'université. Cette sommité de l'ethnologie tentait de démontrer que les chiens, ne formant pas une société indépendante mais domestiquée, faisaient à ce point partie de la société des hommes et leur place y était tellement modeste que personne n'aurait songé à leur donner des noms humains. Cela m'avait beaucoup fait rire à l'époque, parce que j'avais une amie dont le setter s'appelait Jerry, un parent dont le bracke s'appelait Diane, un copain de fac dont le berger allemand s'appelait Bill et que j'ai, aujourd'hui encore, des amis dont le labrador a nom Valentin. Mais, comme on le sait, Jerry, Diane, Bill, ou Valentin... ne sont pas des noms humains ! Renvoyons l'ethnologue à ses études et fermons la parenthèse.

Le pseudonyme... Dans son ouvrage *Le monde du polar*, Denis Fernandez Recatala pose un problème d'importance : « La question du pseudonyme, écrit-il, devrait être un jour abordée avec toute la gravité qui sied. Pourquoi un auteur éprouve-t-il le besoin de s'inventer au point de rompre avec ceux qui l'ont conçu ? » C'est une vraie question, en effet. Mais elle ne règle pas la nôtre. Celle que des rumeurs nous obligent à prolonger ici.

niers détails d'une nouvelle spéculation, et que les spécimens les plus répugnants de la pègre londonienne — les petits jeunes gens fardés portant des sandales et des chandails voyants — viennent se restaurer avant de commencer leur chasse nocturne. » Julie a choisi de travailler de nuit au Bridge parce que la faune qui y grouille est d'un meilleur rapport financier. Elle habite seule un petit meublé dans Fulham Palace Road et passe le plus clair de ses journées dans les cinémas ou les grands magasins. C'est trois mois après son engagement au Bridge qu'elle avait vu pour la première fois Harry Gleb. L'homme avait fait forte impression sur elle, même si elle s'en méfiait. De son côté, Gleb a également remarqué Julie. Aussi, quand Ma French le charge de trouver une femme de chambre, clef de voûte du fric-frac annoncé, c'est tout naturellement à elle qu'il pense. Un concours de circonstances fait que le contact s'établit et que Julie accepte. C'est à partir de cet instant que, pour elle, tout va aller de mal en pis. Coincée entre l'ignoble Blanche Wesley (épouse du richissime Howard Wesley, atteint de cécité) et la répugnante Ma French (tout à la fois maquerelle et cheffe de gang), Julie Holland ne peut plus reculer. Forcée et contrainte (y compris par la violence), elle voit son horizon s'amoinrir en même temps qu'elle prend en pitié Howard Wesley que sa mégère d'épouse trompe sous son nez avec son propre associé Hugh Benton. C'est alors que se produit le premier coup de théâtre. Un jour que Blanche Wesley demande à son mari de montrer à Hugh Benton la combinaison d'accès au coffre-fort, Julie (dissimulée derrière les rideaux) assiste à la scène et enregistre tous les détails. La séance terminée, Howard Wesley lui demande de quitter sa cachette, lui révèle qu'il a recouvré la vue et l'informe d'une lettre anonyme qui la dénonce, elle

et Harry Gleb. Julie se confie aussitôt à Wesley et les cartes se mettent instantanément à changer de mains. D'autant que son employeur lui propose une sorte d'association. Jusqu'au deuxième coup de théâtre qui surviendra après que Julie aura compris qu'il est des pièges dorés encore plus vénéneux que les petits collets tendus par des malfrats de bas quartiers.

Courant derrière ses chimères, Julie Holland a effacé d'un revers de main la réalité qui l'entoure. Tant qu'elle s'est contentée de gagner petitement de l'argent facile, ses modestes atouts lui ont permis de rester à la hauteur de ses ambitions. Puis, s'alliant à la bande de Ma French (pour les beaux yeux de Harry autant que pour l'envie du gain), elle a commencé à perdre pied. Acculée à choisir entre la prison et une situation de fille entretenue, elle va adhérer à la proposition de Howard Wesley jusqu'à ce qu'elle prenne conscience de sa nouvelle erreur et se retrouve prisonnière de l'attrait qu'exerce sur elle sa nouvelle situation. Elle se met à haïr Wesley et voudrait sauver Harry Gleb promis à la corde pour cause de meurtre mais, malgré tout, elle préfère s'en tenir au plan de Wesley. Le troisième et dernier coup de théâtre pouvait la libérer de toute emprise mais là encore, son avidité lui fera commettre un ultime et fatal faux pas. Contrairement à beaucoup d'autres « héroïnes » tragiques de Chase, Julie Holland ne peut inspirer indéfiniment de la pitié ou de la compassion au lecteur. Nous sommes en présence d'une victime qui accepte délibérément, au nom du seul enjeu financier, de devenir complice des trois bourreaux (psychologique en la personne de Blanche Wesley, physique avec Ma French via Théo la Pustule, économique avec Howard Wesley) qui interviennent dans sa vie à des échelons divers. Dans ces parties de poker où l'enjeu a nom